

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dans la peau de l'autre

Michel Régnier, *L'oreille gauche*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 2000, 278 p., 24,95 \$

Stéphane De Foy, *Social zéro*, Montréal, Trait d'union, 2000, 118 p., 16,95 \$.

Aline Apostolska, *Tourmente*, Montréal, Leméac, 2000, 154 p., 20,95 \$.

Hélène Rioux

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2001). Review of [Dans la peau de l'autre / Michel Régnier, *L'oreille gauche*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 2000, 278 p., 24,95 \$ / Stéphane De Foy, *Social zéro*, Montréal, Trait d'union, 2000, 118 p., 16,95 \$. / Aline Apostolska, *Tourmente*, Montréal, Leméac, 2000, 154 p., 20,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 28–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Régnier, *L'oreille gauche*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 2000, 278 p., 24,95 \$.

Stéphane De Foy, *Social zéro*, Montréal, Trait d'union, 2000, 118 p., 16,95 \$.

Aline Apostolska, *Tourmente*, Montréal, Leméac, 2000, 154 p., 20,95 \$.

Dans la peau de l'autre

Certains romanciers privilégient l'introspection. Leur propre vie leur sert de matière, elle nourrit leur imaginaire, et on les reconnaît sans peine dans les personnages qu'ils mettent en scène. D'autres tournent leur regard vers la réalité des autres.

ROMAN
Hélène Rioux



DANS SON SEPTIÈME ROMAN, *L'OREILLE GAUCHE*, le cinéaste et écrivain Michel Régnier a choisi de parler du Japon.

Vers le Japon

L'histoire est celle de Masato Yamada, un employé de banque né avec l'oreille gauche plus petite que la droite, si petite que sa mère, à la naissance du bébé, « ne trouva pas de mot pour la décrire » (p. 15). À l'école où, au Japon comme partout ailleurs, la différence est un sujet de railleries, les enfants se moquent de lui, l'appellent méchamment « Komimi », qui signifie *petite oreille*. Pour le consoler, sa mère lui explique que « son oreille gauche n'écoute que les bonnes choses, les bonnes paroles. Elle refuse d'entendre les mauvaises, c'est pourquoi un pavillon plus petit lui suffit » (p. 24). S'il n'est pas convaincu par cette explication, il doit pourtant s'en satisfaire.



Brillant et sensible, rêveur, introverti, Masato est fasciné par les trains. Ses études terminées, il aimerait travailler pour les Chemins de fer nationaux, qu'il perçoit comme « un monde civilisé faisant un pont entre la technologie et la vie populaire » (p. 32). Mais il échoue au concours d'entrée et choisit alors la carrière la moins fantaisiste qui soit, celle d'employé de banque. « Il aurait deux vies parallèles

et bien séparées : le travail dans une banque, et ailleurs la poésie, l'admiration des mille choses qui ennoblissent la vie quotidienne. » (p. 33) Une vie pour l'oreille droite, l'autre pour la gauche, en somme.

Son existence s'écoule, sans heurt visible, entre la banque, les temples, les gares et la maison familiale. Il n'y a pas d'éclat, d'esclandre. La poésie, la beauté des paysages, l'amour de sa famille semblent le combler. Masato ne revendique pas. Il travaille, prend le train pour rentrer et s'arrête en chemin pour acheter des chocolats, des gâteaux de riz ou quelque condiment. Les remous sont intérieurs.

Il vivra deux amours. À cause de l'oreille différente, leur dénouement sera tragique. La première femme s'appelle Kasuko et travaille aussi dans une banque. Son père, un marchand de tissus, s'oppose au mariage, craignant que l'anomalie dont souffre Masato ne fasse fuir la clientèle. Le Japon est un pays de traditions. Les amoureux n'osent pas défier l'interdit paternel et le malheur — en l'occurrence le suicide de Kasuko — survient. Si

la souffrance de Masato reste muette, il est quand même inconsolable et le souvenir de Kasuko le hante. Quelques années plus tard, il fait la connaissance d'Akemi et l'épouse. Le bonheur paraît possible. Mais lorsqu'elle devient enceinte, c'est lui qui ne peut supporter l'idée d'avoir peut-être légué sa tare à l'enfant. À son tour, il se suicide en se jetant sous un train.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce roman, c'est qu'on a l'impression de lire un ouvrage authentiquement japonais. On le dirait traduit du japonais. Mieux encore, écrit en japonais. Non pas seulement à cause des mots japonais qui parsèment le texte (et qui rendent, au début du moins, la lecture un peu ardue), mais à cause de quelque chose d'indéfinissable, lié à l'atmosphère même du livre, à sa construction, à sa musique particulière. Comme si l'auteur, par cette constante attention aux détails de la vie quotidienne, par le respect qu'il témoigne aux traditions et au mode de vie japonais, avait réussi à capter l'essence du Japon. Et, ce faisant, il rejoint l'universel.

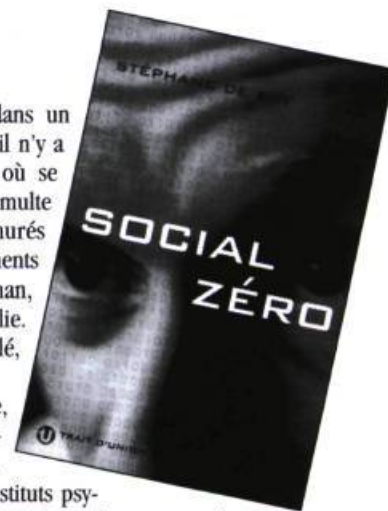
Troublant.

Vers la folie

Social zéro nous fait pénétrer dans un univers complètement différent. Ici, il n'y a pas de chocolats fins, de temples où se recueillir dans les moments de tumulte intérieur, de mots d'amour murmurés entre les passages de trains, de tourments silencieux. Pour son premier roman, Stéphane De Foy se penche sur la folie. Rien n'est murmuré. Tout est hurlé, craché, vomi.

Il s'agit de la folie quotidienne, ordinaire, de ces gens que, pour satisfaire aux exigences des compressions budgétaires, on a sortis des instituts psychiatriques et qu'on laisse livrés à eux-mêmes dans un monde qu'ils sont incapables de contrôler, un monde où ils n'ont pas leur place. « Tu es libre, mais libre de quoi ? Libre de te promener toute la journée, de te geler les pieds, de prendre un café dans un restaurant lorsqu'il te reste encore un peu d'argent, lorsque tu n'as pas tout dépensé à te paralyser l'esprit dans la monotonie de tes caisses de douze ? Libre de quoi ? De tourner en rond dans ta soue à cochon ? » (p. 11) Ou encore : « Que fait-on lorsqu'on n'a pas d'amis, pas de parents, pas d'amants et pas d'amour ? On meurt tout court ? » (p. 28)

Folie ordinaire, ce qui ne la rend pas moins intolérable. Nous sommes ici face à un homme, sans nom, qui végète dans un logement laid et sale



dont il n'émerge que pour aller se soûler dans d'autres lieux tout aussi sordides. Un être défait, impuissant, vaincu d'avance. Un être hargneux, qui tourne sa haine d'abord contre lui-même, puis contre l'humanité, contre la vie entière.

Le fond du tonneau, de la misère morale. La déchéance dans toute sa crudité. « Pus d'courant, pus d'téléphone, pue d'la gueule parce que pus d'pâte dentifrice, pus d'nourriture, pue d'la raie parce que pus d'papier d'toilette. » (p. 53)

Le roman est un long délire. Malgré les jeux de mots vraiment trop faciles dont le texte est émaillé, « égout dégoûté » (p. 9), « sonné la larme » (p. 26) « tout ce que tu m'irrites » (p. 55), la voix est convaincante, la détresse, authentique. Quelque chose dans le ton rappelle *Le Cassé* de Jacques Renaud. On y retrouve la même violence brute (un meurtre gratuit est décrit avec des détails horribles, et on se demande parfois s'il est réel ou s'il est inventé par le cerveau détraqué du personnage), la même indigence, physique et morale, les mêmes décors laids qui sont le cloaque des villes, là où pataugent les perdants.

Comme dans *Le Cassé*, le seul espoir serait l'amour. Une jeune fille, sa nièce, lui propose de s'enfuir avec elle. Cet espoir est refusé. Car dans *Social zéro*, il n'y a pas de place pour l'espoir. Le roman commence et se termine par les mêmes mots : « Rien ne changera jamais, ici. »

Stéphane De Foy, qui gagne sa vie comme intervenant auprès des jeunes, semble savoir de quoi il parle.

Vers la passion

Après *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie*, qui m'avait beaucoup touchée, Aline Apostolska fait paraître un roman qui porte sur la passion amoureuse.

Iara est peintre. Elle a trente-six ans, elle vit en France où elle a un mari, deux enfants. Mais elle est lasse de sa vie. Elle n'est plus sûre d'aimer Jeff, son mari. Venue au Québec à l'occasion d'une exposition de ses œuvres, elle revoit l'homme avec qui elle a connu la passion vingt ans auparavant.

Elle avait quinze ans, il en avait trente, ils avaient bravé l'interdit et leur histoire s'était achevée dans le sang et les larmes.

Vingt ans auparavant, elle avait perdu un enfant. Pas juste un fœtus, non, un enfant formé, viable. Une petite fille dont la minuscule figure, calme et fripée, venait la hanter chaque jour. [...] C'était cela qu'elle avait peint. Les liquides de la mort. [...] Et lui, vingt ans après, n'avait toujours rien à dire sur le sujet. Il avait sorti sa Visa Or pour acheter les tableaux. Sans un mot, il s'était approprié la mort. Avait racheté son crime. (p. 76-77)

Elle le rejoint à Cap-Tourmente où il se meurt. « Sa maladie pulmonaire n'était qu'un prétexte. En vérité, le poi-

son venait du plus profond de lui-même, du plus loin de son histoire, sinon de bien plus loin que lui-même. » (p. 76) Là, Iara fait un retour sur son passé, remet toute sa vie en question. Il faut choisir entre l'amour quotidien, stable mais sans surprises, et l'amour fou, celui qui ravage, qui emporte. « Jeff était avec elle, il cheminait à ses côtés.

Mais lui était à elle, en elle, à jamais. Lui disparu, elle ne pourrait plus dire cela de personne. » (p. 100) Le choix est-il possible ? Et quelle que soit sa décision, Iara ne se sentira-t-elle pas toujours déposée ?

Les images sont parfois un peu convenues — « son corps tendu comme celui d'un fauve prêt au dernier combat » (p. 100) —, mais les passages sur la perte de l'enfant, les pages sur la « clinique » d'avortement sont criants de vérité.



Aline Apostolska



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE NOUVEAUTÉS

L'instant

STÉPHANE-ALBERT
BOULAIS
BLISSE
Finaliste du Prix
littéraire LeDroit
Un imaginaire
débordant



AHMED MARZOUKI
**TAZMAMART
CELLULE 10**
Un témoignage
bouleversant



MARC LEDUC
**L'ÂME DU
FUSIL**
Contes sur le
thème de la chasse

LA MAISON DE LA POÉSIE,
DES CONTES, DES LÉGENDES,
DES FABLES ET DES ÉCRITS INTIMES

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca